

USAGES ET COUTUMES

On ne remercie pas les gens qui vous font une visite, par la raison qu'on se dérange à son tour, pour aller les voir et qu'il ne s'agit plus en conséquence, que d'un prêt rendu. Toutefois, cette règle, — comme toutes les autres, — comporte des exceptions.

Lorsqu'une personne âgée se donne la peine de venir voir des gens beaucoup plus jeunes qu'elle, on doit la remercier de sa visite, car les vieillards sont dispensés d'une foule de devoirs mondains sans que l'on en soit quitte à leur égard.

Nous sommes encore tenus d'exprimer notre gratitude de sa visite à une personne absorbée par des occupations importantes, transcendantes, et qui a bien voulu les abandonner pour nous donner le plaisir de la voir chez nous.

Encore, nous dirons fort bien à un visiteur qui a fait une longue route par le froid ou sous le soleil, que nous lui savons gré de n'avoir pas reculé devant la fatigue, d'avoir affronté la chaleur, etc.

On recommande aux enfants de dire *monsieur* ou *madame* à chaque mot, lorsqu'ils parlent à des étrangers. Mais prenez garde qu'ils n'aillent jusqu'à l'abus. Rien de fatigant comme cette appellation *monsieur* ou *madame* revenant dans la phrase à propos de tout, à tout propos, hors de propos. Les gens du monde sont assez sobres de cette dénomination, c'est-à-dire qu'ils ne s'en servent qu'autant qu'il le faut.

Ils diront bien, quelquefois : "Vraiment ?" N'est-ce pas ?" etc., etc., tandis que les gens trop polis n'auraient pas manqué de faire suivre ces interrogations du mot *monsieur* ou *madame*.

L'excès en tout est un défaut. Il faut craindre de faire dégénérer la politesse en obséquiosité. Tout est nuances dans le savoir-vivre. Inspirez-vous en ce qui concerne la toute petite chose dont nous parlons, des rapports, des circonstances, des âges respectifs.

Tachez de supporter la contradiction dans le monde et en famille. Lorsqu'on n'est pas de votre avis, ne vous laissez pas aller à une bouderie ou à un emportement vindicatif. On voit, dans la discussion, des personnes qui ripostent par un flot de paroles vulgaires, accompagnées de gestes désordonnés (je ne parle pas des voies de fait, naturellement). Rien ne dénote davantage la mauvaise éducation qu'on a reçue et le peu d'empire qu'on a acquis sur soi-même.

Sachez supporter que les autres pensent d'une autre façon que vous, même lorsque vous êtes persuadé qu'ils ont tort... et peut-on jamais savoir ?

Soutenez votre opinion doucement ou, du moins, avec calme et à la fin, dites en souriant : "Si vous voulez, nous en resterons-là, puisque nous ne pouvons nous entendre."

On demande l'origine de la corbeille de mariage.

Depuis l'antiquité la plus reculée, on voit l'homme faire des présents à la femme qui est devenue sienne. Il veut la parer, l'embellir encore : il veut la remercier du bonheur qu'elle lui donne. Il y a peut-être là une idée de dédommagement aussi : l'époux veut consoler la jeune femme de ce qu'elle perd, de sa liberté qu'elle aliène. Au lendemain des noces, les rois offraient à leurs femmes des bijoux et une bourse contenant une grosse somme en monnaie d'or.

Peu à peu, les mœurs s'affinant et les sentiments devenant plus délicats, on ne voulut plus offrir à la femme une sorte de paiement — après lequel on se croyait peut-être quitte de tout et qui avait quelque chose de choquant, une signification par trop révoltante. On prit alors l'habitude d'envoyer les présents avant le mariage. Au fond, c'est toujours la même chose.

Heureusement que les fiancés ne comprennent pas ou ne comprennent qu'après. Au dix-septième siècle, le fiancé envoyait le *coffre de mariage* rempli de vêtements. La bourse était remise à la main. Peut-être le fiancé, en offrant cet argent à sa fiancée, voulait-il (vent-il encore) lui faire comprendre qu'il s'en remettait à elle de la direction et du soin de l'épargne. La bourse était, en effet, enfermée dans le bahut, à l'arrivée de la jeune femme dans la maison de son mari. Le coffre de mariage était toujours l'un des meubles du ménage.

ANN SEPI.

AGRICULTURE

DES MOYENS D'ACCROÎTRE NOS RÉCOLTES

La grande question pour notre agriculture est d'arriver à faire produire à notre sol des graines et des plantes dont les prix de revient soient bien inférieurs aux prix de vente, ce qui est la première condition de toute opération commerciale.

Pour y arriver, il y a deux moyens :

Le premier est de connaître le sol qui doit recevoir les graines et les plantes qui lui sont confiées.

Le deuxième est de n'employer que des semences bien sélectionnées.

1. *Du sol.* — Pour que notre sol soit suffisamment riche et donne de bons résultats, il faut qu'il contienne plusieurs éléments chimiques. Il y en a quatre dont la terre n'est pas toujours assez abondamment pourvue et dont, en tout cas, les exigences de la végétation ont tôt fait d'épuiser le parcimonieux approvisionnement. Ces quatre éléments sont : l'azote, l'acide phosphorique, la potasse et la chaux.

En outre : de la composition chimique du sol, et de l'état de division dans lequel se trouvent les éléments minéralogiques, dépend aussi sa fertilité.

Là où existent en quantité suffisante les matières fertiles, la plante fructifie et prospère.

Là où elles font défaut, la plante se flétrit, dégénère et meurt, faute de nourriture comme les bestiaux devant un râtelier vide.

La restitution au sol sous forme d'engrais, au fur et à mesure que la culture l'a consommé, s'impose donc de toute nécessité. Ceci, c'est l'*A B C* de l'agronomie.

Une analyse du sol est nécessaire et doit être suivie d'un rapport sur les engrais à employer et les cultures à faire dans la terre analysée.

L'analyse d'une terre comprend les dosages : Azote, acide phosphorique, potasse, chaux ; puis la silice (sable), l'argile et l'humus.

2. *Des semences sélectionnées et des plantes.* — Il y a deux espèces de sélections ; la sélection physique et la sélection chimique.

La sélection physique permet de rechercher les sujets qui ont les plus belles formes et les caractères semblables. Les résultats de cette opération première font l'objet de la sélection chimique.

La sélection chimique classe suivant leur teneur en matières utiles (sucre, amidon, fécule, etc.), les sujets provenant de la sélection physique.

C'est donc la sélection chimique que l'on doit demander. Quant à la sélection physique, elle est facile à pratiquer.

Tous les cultivateurs soucieux de leurs intérêts ne doivent plus suivre cette vieille routine c'est-à-dire toujours planter et semer les mêmes produits sans les trier.

Tant qu'à l'analyse chimique des graines et du sol on ne saurait mieux s'adresser qu'au chimiste de la ferme expérimentale à Ottawa et profiter de sa longue expérience.

NOTES ET FAITS

Souvenirs académiques

En 1652, on soumit à l'Académie un pari très considérable, que les Hollandais avaient fait pour et contre l'admission ou le rejet du mot température. L'Académie donna raison à ceux qui avaient parié pour l'admission. C'est depuis lors que le mot température est régulièrement inscrit dans la langue.

* * * *

Histoire du costume

Madame, fille de l'électeur palatin, seconde femme de Monsieur, frère de Louis XIV, mère du Régent, d'ailleurs fort disgraciée physiquement, était la femme du monde la moins curieuse de modes et d'ajustements. Elle donna son nom à un ornement de cou que depuis elle on appela *Palatine*, parce que cette princesse en usa la première, pour éviter l'indécence de la nudité des épaules et de la gorge, qui étaient d'étiquette à la cour de Louis XIV.

* * * *

Le menu pontifical

Léon XIII, en dépit de son air débile, a toujours joui d'une excellente santé ; mais il mange modérément. Voici quel est son régime :

Une tasse de café au lait et un petit pain, le matin. Au déjeuner, un potage, un peu de viande bouillie ou rôtie avec des pommes de terre ou quelque autre légume, et un petit verre de vin de Bordeaux. Au dîner, un potage et du pain, arrosés d'un verre de vin de Bordeaux. Il prend quelquefois un bouillon dans la journée.

Le pape interrompt fréquemment son repas frugal pour priser largement du fin tabac.

C'est le programme d'un anachorète... moins le tabac.

* * * *

Jugements littéraires

Duclos avait un jour chez lui une bonne et nombreuse

compagnie : l'on parlait de Voltaire, et chacun l'admirait, particulièrement sur son génie encyclopédique : "Quel malheur ? dit bientôt un jurisconsulte, qu'il ait voulu parler de jurisprudence ; c'est la seule chose qu'il ignorait." Tout mon regret, reprit un théologien, c'est qu'il ait écrit sur les matières de religion ; ôtez cela, il savait tout. — Pour moi, dit le géomètre, je lui passe le reste, mais il n'aurait pas dû se mêler de géométrie. — Vous m'avouerez, dit alors un historien, qu'il est bien fâcheux qu'il ait traité l'histoire ; c'est la seule partie où il ait échoué." Un poète se levait pour dire son sentiment ; mais le sage Duclos vit le scandale, et comme il ne se souciait pas de mettre à l'épreuve tous ses convives, il leur recommanda le silence ; et chacun s'en alla pénétré d'admiration pour le génie universel de Voltaire.

* * * *

Variétés médicales

M. Thierry, célèbre docteur du XVIII^e siècle, fut un jour mandé pour soulager un homme travaillé d'une pituite violente. Cet homme ne serait autre que Diderot. Il se rend chez le malade, lui tâte le pouls, l'interroge.

Le patient ne peut répondre que par sa toux ; il est saisi d'un paroxysme épouvantable. Ses efforts lui font cracher une matière verdâtre épaisse. Le médecin la considère attentivement pendant quelques instants. Puis voyant que le malade est en état de lui répondre :

— N'avez-vous pas, monsieur, une fièvre continue ?

— Oui, docteur.

— Avec des redoublements ?

— Oui, docteur.

— Tant mieux ! Et un violent mal de tête ?

— Hélas ! oui, docteur.

— A merveille ! Et quand vous toussiez, un spasme universel ?

— Plait-il ?

— C'est-à-dire un mouvement convulsif dans tous les membres ?

— Oui, docteur.

— Ah ! que je suis content !

— Vous êtes content, docteur ?

— Oui, c'est la pituite vitrée, maladie perdue depuis des siècles, que j'ai le bonheur de retrouver. Rien n'égale ma satisfaction !

Ah ! docteur, votre air joyeux me console. Vous trouvez donc que ma maladie est...

— Mortelle ! répliqua brusquement l'Esculape.

— Mortelle ! Ah ! ciel ! que dois-je faire ?

— Votre testament, lui dit M. Thierry pour toute consolation. Et il le quitte en répétant en lui-même le long du chemin : La pituite vitrée ! Que je vais surprendre agréablement mes confrères en leur annonçant cette heureuse découverte !

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal. — Alphonse Labadie, 15, rue Saint-Lambert ; R. Fréchette, 244, rue des Allemands ; Mlle Scott, 214 rue Berri ; Dame Médore Latour, 205, rue Beaudry ; Napoléon Lalonde, 245, rue Maisonneuve ; Delle M. L. Charest, 323, rue Lafontaine ; A. Pigeon, 322, rue St-Denis ; C. Poitras, 345, rue Panet ; D. D. Montplaisir, 50, rue Drolet ; Dlle Hortense Rheault, 57, rue St-Louis ; P. Charbonneau, 99, rue St-Hypolite ; Joseph Prézeaux, 25, rue St-Éléonore ; Arthur Charest, 115, avenue Lack.

Québec. — J. B. Blouin, 26, rue St-François ; Dlle Plamondon, 63, rue Latourelle ; F. N. Grenier, 57, rue Colombe.

St-Camille. — A. Archambault, 171, rue Duvernay, Pointe St-Charles. — A. Boudon, 140, rue du Grand-Frère. St-Vincent de Paul. — Mlle Goussé.

Joliette. — Gaspard DesRoches.

Couttscook. — J. B. Durocher ; R. Fournier & frère.

St-Thérèse, N.-B. — Rév. M. Wilfrid T. Sormany.

Mille Roches, Ont. — Alban Poulin.

Brunswick, Me. — Henri Paquin.

Ottawa. — Mme O. Savé, 287, rue Bridge.

Leviston, Me. — Chs Morneau, 260, rue Lisbon.

Sorel. — C. T. Dorion, fils.

Arthabaskaville. — Dame Isaac Dufresne.

West Selkirk, Manitoba. — J. E. Mailhot.

Waterville, Me. — William King, 26, rue Main.

Pittsfield, Mass. — Dame J. A. Langlois, 65, rue Union.